

Glucksmann (Andre) - *La cuisinière et le mangeur d'hommes, Essai sur l'Etat, le marxisme, les camps de concentration.*

Monsieur Pascal Perrineau

Citer ce document / Cite this document :

Perrineau Pascal. Glucksmann (Andre) - *La cuisinière et le mangeur d'hommes, Essai sur l'Etat, le marxisme, les camps de concentration..* In: Revue française de science politique, 26^e année, n°2, 1976. pp. 324-327.

http://www.persee.fr/doc/rfsp_0035-2950_1976_num_26_2_418236_t1_0324_0000_002

Document généré le 14/10/2015

mant les appels à la haine et à la discrimination raciales est présentée comme totalement légitime. Mais on peut tout aussi bien considérer qu'une telle loi légitime à son tour tel projet de loi allemand prévoyant l'interdiction de toute publication justifiant la violence.

Telle quelle, cette œuvre d'un esprit indépendant qui est en même temps un juriste compétent et un observateur moralement engagé de la vie politique, servira à la fois de livre de référence, de contribution à l'étude comparative de la situation des libertés et d'élément du débat politique français — ce débat qui se déroule entre des hommes et des forces qui se réclament tous des libertés les plus complètes et qui sont tous disposés à limiter celles de l'adversaire au nom de la défense de ces mêmes libertés.

Alfred GROSSER

Fondation nationale des sciences politiques

GLUCKSMANN (ANDRÉ) — *La cuisinière et le mangeur d'hommes, Essai sur l'Etat, le marxisme, les camps de concentration.* — Paris, Seuil, 1975. 21 cm, 222 p. (Combats.)

Voici un ouvrage salubre qui dérange les conformismes de toute nature. L'auteur nous invite à repenser les liens qui unissent le marxisme, l'Etat et les camps de concentration. Mince serait l'intérêt d'une telle démarche s'il s'agissait seulement d'un nouveau commentaire benoît sur les tristes défauts, plus ou moins nécessaires, du stalinisme, ou d'une condamnation ex cathedra (la chaire étant en l'occurrence le « Bon Etat » occidental) des méfaits d'un despotisme oriental congénital au marxisme.

Bien au contraire, André Glucksmann dénonce « l'apparente innocence » d'une certaine gauche occidentale qui se refuse à penser en termes de violence générique (le genre étant l'Etat) ce qui n'est pour elle que déviation de l'espèce marxiste. Or, pour l'auteur, la violence étatique est un genre qui englobe les espèces marxiste et libérale.

Le discours occidental, qui condamne l'Etat marxiste totalitaire à partir de ce « lieu pur » que serait l'Etat démocratique et parlementaire, ne trouve pas plus grâce aux yeux de l'auteur. La violence d'Etat doit être dénoncée de « l'Atlantique à la Kolyma » (p. 9). Il s'agira donc de saisir les homologues structurales des sociétés étatiques de l'Est et de l'Ouest, d'appréhender l'Etat au-delà de ses composantes marxiste et libérale, de comprendre la pratique au-delà du discours, de découvrir le mangeur d'hommes (que l'on cache) derrière la cuisinière (dont on parle).

Une telle démarche semble tout à fait étrangère à l'intelligentsia marxiste qui éprouve des difficultés à penser la violence étatique dans sa dimension comparative. Les « déviations » ont beau être dénoncées violemment, elles restent, « en dernière instance », au service du bien¹. Les marxistes occidentaux sont en cela victimes de cette « volonté de

1. Cf. ELLENSTEIN (Jean), *Histoire du phénomène stalinien*, Paris, Editions Grasset, 1975.

ne pas voir », fruit de la raison platonicienne annexée par le marxisme. Volonté de ne pas voir les camps, volonté de ne pas entendre les protestations d'une « plèbe » rejetée dans le silence, l'ignorance, et exclue du monde de la raison.

André Glucksmann considère le marxisme comme un des derniers avatars de cette science politique, fondée en raison, telle qu'elle a été fixée par Platon il y a plus de deux mille ans. C'est à partir de cette trame platonicienne que s'est développée sous plusieurs formes la science de l'Etat comme science des gouvernants pour maîtriser la « plèbe ». L'auteur entreprend de réfléchir « sur ce qui fait du marxisme l'âme d'un régime sans âme, et de sa raison, la raison d'Etat et de son efficace, l'arme d'un empire » (p. 41).

Trois éléments concourent à cette fin : le marxisme soviétique est le dernier moment de la culture des maîtres en Occident : c'est le nouvel « art de dresser les peuples » (p. 42) ; le marxisme soviétique a continué et parachevé l'occidentalisation entreprise par Pierre le Grand à la fin du XVII^e siècle et au début du XVIII^e ; le marxisme est un scientisme. Le marxisme-léninisme perpétue Hegel et toute une lourde tradition élitaire en considérant que le socialisme vient à la « plèbe » de l'extérieur, de cet « en-haut » platonicien qu'est le ciel des Idées. André Glucksmann voit en Lénine et dans la social-démocratie allemande d'avant 1914 les parangons de cette tradition.

Cet élitisme rejette la « plèbe » dans le domaine de l'ignorance et de l'immaturation. Au Roi philosophe de Platon (Denys de Syracuse) vient succéder le révolutionnaire professionnel, porteur de la déontologie marxiste. Cette déontologie politique n'est autre que « la dogmatique du Bon Etat » dont Pierre Legendre a si bien montré l'importance pour l'analyse du système de pouvoir en Occident². L'Etat soviétique peut alors, à juste titre, être réinséré dans la tradition romano-chrétienne occidentale des différents modes du pouvoir.

L'occidentalisation est le fruit de la théorie marxiste qui fonde la pratique des maîtres de l'Union soviétique. L'autorité de la science marxiste légitime ainsi la science de l'autorité des gouvernants soviétiques. Ce lien est rendu plus étroit du fait de la fascination qu'exerce l'Etat (existant ou à venir) sur le théoricien. Une fois la « plèbe » exclue du débat pour obscurantisme, l'interlocuteur privilégié du philosophe devient l'Etat. Le marxisme ne serait donc qu'une nouvelle modalité de cette « vieille idylle qui noue depuis longtemps la pensée européenne à son idole, le philosophe à son despote » (p. 84).

Contrairement à toutes les thèses qui attribuent les difficultés de la révolution russe à la spécificité du peuple russe, à l'héritage tsariste, au contexte socio-économique, André Glucksmann considère que le marxisme soviétique n'est pas une rupture plus ou moins réussie mais bien le parachèvement de la modernisation de la Russie, entreprise par Pierre le Grand, deux siècles plus tôt. Cette occidentalisation idéologique

2. LEGENDRE (P.), *L'amour du censeur. Essai sur l'ordre dogmatique*, Paris, Editions du Seuil, 1974. (Coll. « Le champ freudien ».)

— « Le régime historique des bureaucraties occidentales. Remarques sur le cas français », *Revue internationale des sciences administratives* 38 (4), 1972.

s'est traduite à un niveau plus empirique par deux faits : « le grand renfermement » que l'Union soviétique a connu au xx^e siècle et l'instauration de la terreur comme rapport de production et moyen d'accumulation du capital.

En effet, l'auteur établit un parallèle saisissant entre le « grand renfermement » occidental du xvii^e siècle, produit de la raison classique, fondateur de l'Ordre bourgeois et de l'Etat absolu, et le « grand renfermement » soviétique du xx^e siècle, produit du marxisme, fondateur de l'Ordre bolchevik et de l'Etat totalitaire. A l'instar des bourgeois du xvii^e siècle, les bureaucrates marxistes ont rêvé d'une cité morale où la vertu deviendrait affaire d'Etat. Comme le précise Michel Foucault à propos du « grand renfermement » du xvii^e siècle : « Les murs de l'internement enferment en quelque sorte le négatif de cette cité morale... »³. Ce « grand renfermement » a également un fondement économique. Tout comme celui du xvii^e siècle « forme l'une des réponses données par le xvii^e siècle à une crise économique qui affecte le monde occidental dans son entier » (p. 66 in M. Foucault, *op. cit.*), le « grand renfermement » soviétique a permis l'accumulation primitive du capital. A la violence patronale et policière de l'Occident capitaliste répond la violence étatique de la Russie soviétique. Les camps et la déportation ont en effet permis une vaste migration des campagnes vers les villes et l'instauration de « la terreur comme rapport de production » (p. 127).

Celui-ci s'instaure d'autant plus facilement qu'il s'applique à une « plèbe noyée dans l'erreur » (l'économisme, l'obscurantisme, les résurgences capitalistes...) et dont on cherche à réaliser, au-delà des « maux terrestres », le bien supérieur. La cité bolchevique retentit alors des échos de la cité bourgeoise du xvii^e siècle et des siècles suivants : « Dans l'ombre de la cité bourgeoise, naît cette étrange république du bien qu'on impose de force à tous ceux qu'on soupçonne d'appartenir au mal » (p. 77 in M. Foucault, *op. cit.*).

Reste la question fondamentale que pose André Glucksmann : « Quelles cécités ou quels calculs devraient empêcher la remise en cause radicale de cette théorie et de cette pratique de la révolution par en haut, version moderne de la tyrannie, qui prétendaient aboutir à faire gouverner l'Etat par la simple cuisinière russe et n'ont fait que le livrer au monstre froid du Goulag, à la barbarie étatique, à la loi du mangeur d'hommes ? »

Les cécités intellectuelles et les calculs politiques sont dus à une autorité de la science marxiste qui a occulté chez les intellectuels occidentaux son produit naturel : la science de l'autorité qu'utilise l'Etat soviétique. Dans sa prétention d'être une science achevée, le marxisme participe de la mentalité scientiste du début du siècle. Or le drame est, en l'occurrence, que « le marxisme, lui, ne produit pas seulement des paradoxes scientifiques, mais des camps de concentration... » (p. 63). Cette idéologie scientiste, qui oppose en Russie la *pravda* (la vérité absolue) aux *istina* (les vérités profanes), se retrouve dans le champ intellectuel occidental : « La séparation des deux mondes s'entoura des plus nobles motifs :

3. FOUCAULT (M.), *Histoire de la folie à l'âge classique*, Paris, UGE, 1961, (Coll. 10/18), p. 77.

Notes bibliographiques

distinguer la science de l'ignorance, l'essence de l'apparence, les idées des idoles, la raison des sens, l'âme du corps. Vingt-cinq siècles après Platon, l'étoile du matérialisme dialectique parisien, Althusser, en fait sans problème sa découverte personnelle (avec la collaboration de Marx et de Lénine) et l'intitule coupure épistémologique entre la science et l'empirique, la théorie et l'expérience, l'organisation et la spontanéité, le Parti et les masses » (p. 168). On reconnaît ici une des variantes du prophétisme sacerdotal qui, selon Pierre Bourdieu⁴, utilise la coupure épistémologique comme « une sorte de passage initiatique accompli une fois et une fois pour toutes, de la frontière une fois pour toutes tracée entre la science et l'idéologie. » Sous les airs de la science se cache une ontologie prête à consacrer une nouvelle « science » du pouvoir.

Certes, de par son style et sa véhémence, l'ouvrage ne correspond guère aux canons dominants de la « science » mais se place, au contraire, en marge des conformismes scientifiques et idéologiques. Il apporte cependant des éléments nouveaux de réponse au dilemme de la gauche occidentale déchirée entre le marxisme et son institutionnalisation : le marxisme n'est-il que le mythe contemporain qui, à l'Est, soutient et légitime le rapport de domination étatique ?⁵

Pour A. Glucksmann, le « stalinisme » et ses dérivés sont les versions modernes de la tyrannie occidentale et les fruits de l'occidentalisation tardive et précipitée de la Russie. Il semble qu'à ses yeux la division majeure de toute société ne soit pas la coupure économique mais la coupure politique entre détenteurs de la force et assujettis à cette force. A partir de la société étatique par excellence — la société soviétique et son « Etat du peuple tout entier » — l'auteur parvient aux mêmes conclusions que Pierre Clastres⁶ dans son analyse des sociétés anétatiques : avant d'être économique, l'aliénation est politique. La boucle de l'histoire semble bouclée ; ne peut-on pas alors se poser légitimement la question suivante : l'histoire des peuples, avec ou sans histoire, avec ou sans Etat, n'est-elle pas l'histoire de leur lutte contre l'Etat ?

Pascal PERRINEAU
Centre de sociologie politique
Université de Paris I

4. BOURDIEU (P.), « L'ontologie politique de Martin Heidegger », pp. 109-156 in : *Actes de la recherche en sciences sociales* 5-6, nov. 1975.

5. Pour la réponse à la même question pour le cas occidental, on pourra consulter : NIZARD (L.), « A propos de l'Etat ; contribution à une analyse des idéologies institutionnelles » in : *L'Homme et la société* 31-32, janv.-juin 1974.

6. CLASTRES (P.), *La société contre l'Etat*, Paris, Editions de Minuit, 1974. (Coll. Critique.)